

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France { Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Wacherie des Fin-de-Race

TUYAUX IGNOBLES sur la CRÉMATION

GRÈVE GÉNÉRALE DES MAÇONS DE LYON



Les Fin-de-Race

Y a des niguedouilles qui, transportant dans la société humaine le principe de la lutte pour l'existence en vertu duquel, dans la nature, les faibles sont bouffés par les forts, prétendent que l'alignement social actuel est tout ce qu'il y a de plus normal.

A en croire ces bafouilleurs, les chameaucrates qui nous grugent sont des gas costauds qui ont joué des coudes dans la foule, se sont taillés une place à part et ne sont arrivés à la situation qu'ils occupent qu'en vertu de leur supériorité.

Conséquemment, tout est pour le mieux dans le plus cochon des mondes !

Ça, c'est du boniment !

Faut être bête comme trente-six oies et un régiment de cruches pour vouloir appliquer à la société humaine où tout est artificiel et anti-naturel, les lois qui régissent, en pleine nature, animaux et plantes.

Dans la société humaine, grâce aux entraves mises au développement du populo, la lutte pour l'existence a des effets juste au rebours de ce qui est dans la nature : les plus forts, les mieux doués, les plus intelligents, les plus utiles succombent ;

Au contraire, les propre-à-rien, les feignasses, les fausses-couches, les morveux, les aztèques, les rachitiques, les syphilitiques s'épanouissent en plein.

La société est une serre chaude où, grâce au surchauffage, toute cette pourriture qui, au grand air ne vivrait pas cinq minutes, fleurit mirobo'ante et splendide.

Les birbes qui en résultent, — le dessus du panier social et la fine fleur de la haute, — n'ont dans leurs veines flasques que du sang de navet ; c'est des inutilités qui ne sont pas foutus de faire œuvre de leurs dix doigts. Ils sont juste capables de se laisser vivre : de manger, de boire, de dormir, de faire la noce !

Et encore, foutre, ne sont-ils pas toujours des purs-sang.

Heureusement pour leurs fioles !

Assez souvent, les larbins et les cochers des pouffasses de la haute se donnent le plaisir d'infuser dans les veines aristocratiques un sang de prolo, rouge et vigoureux.

Et, un beau matin, on est tout épaté de voir la belle madame pondre un moineau

qui n'a rien de commun avec le papa officiel : au lieu de la gueule de papier maché familiale, le môme a les joues roses et il pialle comme un homme.

Qu'on ne vienne donc pas nous en conter avec la supériorité des jean-foutre de la haute !

Si ces bougres là étaient jetés dans la vie, kif-kif le commun des mortels, sans autre fortune que leurs abattis, ils disparaîtraient vivement de la circulation. S'ils résistent et font de vieux os, c'est parce que le populo les alimente et se crève à la peine pour les entretenir.

Parfaitement ! Les aristos ne sont pas foutus de se suffire à eux-mêmes. Le jour où nous ne serons plus assez poires pour leur foutre la becquée, ils claqueront comme les mouches aux premiers frios.

Sur ce chapitre, j'en aurais bougrement long à dégoïser.

Trop long, nom de dieu !

Aussi, pour m'éviter ce tintouin, j'engage les bons bougres qui pourraient avoir des doutes sur ce que je jaspine à ouvrir leurs lucarnes toutes grandes et à regarder autour d'eux.

Et ils verront que les fils à papa, malgré qu'ils soient élevés dans du coton, malgré qu'on leur tiche par le bec des tapées de bonnes choses, sont quasi toujours malingres, chassieux, pustuleux, véroleux.

Au contraire, les fils des pauvres bougres, qui germent dans la rue à la va-je-te-pousse, — à condition qu'ils n'aient pas trop tété la mistouille noire et aient eu presque toujours un quignon de pain pour s'aiguïser les quenottes, — sont des gas costauds et dé-lars.

Et foutre, d'un bout de l'existence à l'autre, les aristos sont pareils aux mêmes : en grandissant ils n'acquièrent ni nerf, ni initiative.

Reliquez les fioles du beau monde, sur les grands boulevards, sur les champs de courses, chez les bistrotis de la haute, dans les taupinières aristocratiques.

Oh là là, quelles poupées ! Si les femmes n'étaient pas richement attifées, ça ferait des manches à balai dégueulasses.

Pour ce qui est des hommes, zut alors, c'est tout ce qu'on voudra excepté des mâles !

Or, les bons bougres, n'allez pas supposer que si cette engance est mal bâtie physiquement, des quantités morales rachètent ça.

Que non pas, foutre !

Sous les frusques qui les harnachent, les aristos n'ont dans les veines que de la bouse de vache, dans les tripes que de la fiente, — et c'est tout !

Pour ce qui est du cœur, inutile d'en parler. — ces beaux merles ignorent cet outil !

Y a mèche de vérifier l'exactitude de mes affirmations : il suffit de voir les ostrogoths de la haute, en face d'une situation difficile ou tragique.

Ah malheur, quelle déconfiture ! Là où des prolos garderaient leur sang froid et se tireraient facilement d'affaire, les paltoquets aristos perdent la boule et se noient dans un crachat.

C'est ce qui est arrivé la semaine dernière au Bazar de la Charité.

—o—

Sur le premier moment les quotidiens ont seriné que ce sacré bazar manquait d'ouvertures et que, faute de portes suffisantes, c'était une rotissoire perfectionnée.

Aujourd'hui il est démontré que les ouvertures étaient assez nombreuses pour évacuer la foulditude qui baguenaudait dans cette baraque.

Faut donc chercher ailleurs que dans des circonstances matérielles et inéluctables la raison de la grillade dans le bazar des 125 femmes de la haute.

Un garde municipal, — qui n'est foutre pas anarcho ! — m'as mis sur la piste : il a vu l'incendie de près, il a sauvé des femmes et a gardé du spectacle une baine carabinée pour les aristos.

« Si ces veaux-là avaient été des hommes, avaient eu deux liards de nerf et de sang-froid, a-t-il affirmé, y aurait pas eu quatre victimes ! Tout le monde pouvait se fuiter à temps du bazar en flammes. Le malheur est venu de ce que les hommes ont empêché les femmes de sortir. C'était abominable ! On voyait ces vaches d'aristos foutant des coups de canne à tort et à travers, piétinant les enfants et, — non contents de ça ! — pour passer les premiers, ils n'hésitaient pas à empoigner les femmes et à les rejeter dans les flammes... Jamais, jamais ! j'ai vu chose si ignoble ! Et, nom de dieu, on ne le dira jamais trop : s'il y a eu des victimes c'est la faute aux aristos, rien qu'à eux !... »

Et le garde municipal serrait les poings !

Cré pétard, je crois bien que si, au moment où il jaspait, un aristo lui était tombé sous la patte, le bougre l'aurait aplati à coups de poings.

Sur le moment de l'incendie, il avait autre chose en tête : les horreurs qui l'indignent aujourd'hui se dévidaient sous ses yeux, sans qu'il ait le temps d'y réfléchir.

—o—

Et fichtre, mon cipal n'est pas seul à s'être rendu compte de la vacherie des aristos.

Dimanche dernier, Gyp, qui est une femme qu'a du cœur — ce qui la fait une sacrée exception dans son monde, car elle est du beau monde ! — tartinant dans la Li-

bre *Parole* sur la crémation du Bazar de la Charité, mettait dans le bec de ses personnages le dialogue suivant :

LA VIEILLE MARQUISE. — Dites donc ?... sauf les domestiques et quelques exceptions admirables, ils n'ont pas été très chics, les hommes !... il y a peu de morts et de blessés, parmi les hommes ?...

LE PETIT DE JALON. — Il n'y en avait guère que deux cents dans le bazar, dit-on... C'est peu !...

LA VIEILLE MARQUISE. — Tant mieux qu'il n'y en ait pas eu davantage, parce qu'alors, toutes les femmes seraient brûlées !...

FOLLICEL (*pensif*). — C'est bien possible !...

Ah oui, Gyp a bougrement raison !

Heureusement il n'y avait que deux cents aristos dans le bazar, sans quoi toutes les femmes auraient été flambées !

Gyp doit en savoir rudement long sur ce chapitre : on en apprendrait de vertes et de pas mûres sur le rôle des empapaoutés de la haute, si elle voulait casser du sucre.

Evidemment, elle est à même de nous dire les noms des quatorze aristos qui, voyant une femme en train d'ouvrir une fenêtre l'ont brutalement écartée, fichue à terre et ont sauté dehors sans s'occuper d'elle, — qui a eu la veine de se tirer après eux ;

Elle pourrait aussi nous donner d'utiles tuyaux sur un tas d'autres salauds :

Ainsi, la femme d'un peintre célèbre a sur la joue la marque du talon d'un homme qui l'a piétinée ;

La femme d'un médecin a eu le visage labouré de coups de cannes ;

La femme d'un député a été bousculée et à moitié assommée par des pores qui voulaient passer avant elle ;

Une nonnée tombée près du tourniquet du cinématographe a été piétinée par une bande de mufles qui lui ont passé sur le corps, — et pas un n'a songé à la relever !

Gyp pourrait encore nous dire ce que sont devenus les organisateurs du bazar, au cours de l'incendie ?

S'il y a des types qui, au lieu de se fuiter comme des lapins, auraient dû s'improviser sauveteurs, c'est bien ces jean-foutre-là !

Pourtant, il se sont tirés des pieds sans être échaudés.

Auraient-ils, comme leurs copains, passé sur le corps des femmes ?

—o—

Qui donc, dans la catastrophe, a eu du poil au ventre ?

Des prolos !

Des cuisiniers, des cochers, des plombiers, des tas d'inconnus pour qui les aristos n'ont jamais eu que mépris.

Les jean-foutre de la haute qui se pavanaient au bazar possèdent immeubles, usines et fermes, — et, sans pitié, ils foutent congé aux locatés dans la déche ! sans pitié, prolos et garçons de fermes sont balancés quand ils cessent de plaire !

Et c'est ces pauvres bougres, — ou leurs pareils — qui, oubliant les mistouilles que ces puissants leur ont toujours fait endurer, n'ont vu en eux que des êtres humains et les ont secourus.

Qu'on vienne après ça nous scier le dos avec la supériorité morale des classes dirigeantes !

Ça ne prend plus, on est fixés !

—o—

L'autre matin, à la mascarade emmanchée à Notre-Dame par le Tanneur National qui, grâce à cette cérémonie, a voulu se mettre bien avec les aristos pur-sang, un ratichon, le Père Ollivier, a voulu expliquer la crémation du bazar.

Du haut de l'égrugeoir, il a joué de la guitare sur la colère et la vengeance divines et il a expliqué que le Père des Mouches a fait griller la fine fleur du catholicisme pour punir un tas de bons bougres qui ne croient plus ni à dieu ni à diable.

Tant que Dieu passera son temps à rôtir et à étriper ses pieux adorateurs pour se venger des anarchos, des socialos et des simples athées, y aura pas trop à lui en vouloir.

Le ratichon Ollivier n'a fait que dégoûter la pure doctrine crétine, — mais ça ne prend plus ! Les bigots eux-mêmes ont trouvé trop dures à avaler ses bourdes macabres.

Si l'Ollivier en question n'était pas abruti par le crétinisme, il aurait ouvert ses quinquets et ce n'est pas à la colère divine qu'il eut attribuée la crémation des aristos.

Y a à leur accident des raisons matérielles tout à fait compréhensibles :

Les aristos ne sont pas, — comme je l'ai démontré en commençant, — des types supérieurs, mais au contraire, des aztèques qui, grâce au milieu social, vivent aux crochets des hommes vraiment vigoureux, énergiques et de valeur.

Ça dure tant que se maintiennent les circonstances artificielles qui leur rendent la vie facile.

Mais que, de façon ou d'autre, ces circonstances s'évanouissent et, va te faire foutre !

Les aristos se trouvent dans le pétrin, incapables d'agir !

C'est ce qui est arrivé au bazar : les femmes, poupées vivantes, se sont fichues à chialer, sans avoir le nerf de se tirer d'affaire ;

Quant aux hommes, abominablement ignobles, ils ont fait pire que les brutes les plus inconscientes : ils se sont taillés un passage sur le corps des femmes !

—o—

Ainsi, les faits viennent donner raison aux bons fiex qui affirment que les classes dirigeantes sont des parasites.

Les aristos sont des fin-de-race !

Ces avortons, incapables de vivre par eux-mêmes, incapables de faire face au danger, ne réussissent à persister que parce que le populo les goberge.

Et c'est pourquoi nous ne sommes pas des maboules en désirant que la société soit alignée de façon à ce qu'il n'y ait plus de dévorants de ce calibre.



Qui donc prétendait que l'armée est une grande famille ? Ce qui s'y passe, dans cette famille, ne le prouve foutre pas.

Il est vrai, vont dire les chauvins, que l'esprit de corps est pour beaucoup dans les rixes qui éclatent à chaque instant dans les villes de garnison, où la cavalerie se tamponne avec l'infanterie, quand ce ne sont pas des fantassins de différentes armes qui s'assomment entre eux.

Aujourd'hui, c'est pas de ça qu'il s'agit. Ce sera d'une foutue baliverne dont on parle à chaque instant et à tout propos dans cette garce de famille : la dignité.

On ne sait pas trop ce qu'on appelle dignité au régiment. Ça manque de clarté, de précision, de netteté. Par exemple, si un sous-off serre la louche à un simple bibi, il manque de dignité ; si un cabot écrase un demi-stroc à la cantine en compagnie d'un griffeton, il compromet encore sa dignité et, pour ce fait, est rigoureusement puni.

Y a que les grosses légumes, les vieilles cuillottes de peau, toutes farcies d'alcool et abruties par le métier, qui soient saturées de dignité. Ces bougres-là en sont imprégnés jusqu'aux moelles !

Et quand, lors d'une fête de régiment, un crôlant et crôtonneux colon choqué sa tasse contre le quart de fer-blanc du plus ancien trouffion de chaque compagnie, il ne galvaude pas sa dignité. Il ne la compromet pas comme c'est le cas d'un sergent qui boit la goutte avec un troubade : il la rehausse au contraire et jouit envers tous d'une réputation de brave homme, pas fier pour un sou.

Ce que c'est l'abrutissement au service !

—o—

Un gas à qui la peau du cul lui fera trente-et-un, s'il est dégotté, c'est un marsouin du 5^e régiment, à Cherbourg.

Ce matin-là ne s'est-il pas avisé de compromettre son uniforme et cette cochonne de di-

gnité qui enveloppe le soldat, en se baladant dans les rues de la ville en compagnie d'un *exclu* de l'armée.

Si c'est possible des choses pareilles!
« Oh ! mais, la Providence qui veille à tout — car les bons bougres, faut pas perdre de vue que la Providence joue un sacré rôle dans la grande famille, — rappliqua sous la forme d'un caporal-fourrier du même régiment que le troubade, et qui, illico, se mit en devoir d'engueuler le marsouin qui en restait comme une poire blette.

L'*exclu*, lui, s'était débîné, tandis que le marsouin se voyait déjà pas fixe devant son supérieur qui allait — pour ce délit ! — le conduire de pied ferme à la boîte.

Mais va te faire foutre ! Voilà qu'une autre bougresse de Providence rappliqua à nouveau. Cette fois elle était représentée par plusieurs mathurins qui, indignés de la conduite du cabot, se mirent en devoir de lui servir une taouille, je ne vous dis que ça !

Après lui avoir distribué de bonnes grosses rations de bidoche non désossée, mais bien fadées en sa qualité de fourrier, les mathurins s'esbignèrent tranquillement, laissant le trou-du-cul de cabot aller pleurnicher dans le gilet du quart d'œil.

Jusqu'à présent, les matelots sont restés introuvables, quoique la rousse et l'autorité maritime aient fait des pieds et des pattes pour les dégouter.

Et je souhaite à ces bons lieux qu'ils passent au travers des griffes des galonnards.

— 0 —

Et, bondieu, ça ne serait pas à souhaiter que ces gas tombent dans les pattes des grosses légumes. Vingt dieux ! ça me fout à ressaut quand je vois que pour une simple pichenette sur le blair d'un cabot, on écoppe de douze balles dans la peau ou qu'on va se laver les pieds à perpète par delà la grande tasse ;

Tandis qu'un galonné peut assommer un troubade à l'œil, — ou presque !

C'est abominable des affaires comme ça. Voilà encore que des galonnards viennent de se fendre de clémence — cochonne de clémence ! — envers le troubade Faucher, du 78^e lignard, à Limoges.

Le pauvre, dans un moment d'exaspération, — légitimé par les cheries et les emmerdements d'un gradaille, — avait housculé ce dernier.

Pour cette housculade, le conseil de guerre du 2^e corps d'armée avait condamné Faucher à mort.

Mais, pour se montrer magnanimes, ces juges, d'accord avec le Tanneur National, ont commué sa peine en celle des travaux forcés à perpète !

Garce de grâce ! Hein, il est rien dégueulasse ce code qui condamne à mort un malheureux qui se laisse aller à housculer un sous-off et qui acquitte, avec félicitations, des misérables, tels que le caporal Galli qui fit avaler des pierres à l'infortuné Chédet, jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Aussi, sans que les galonnards s'en doutent, y a beaucoup de troupiers, — plus qu'on ne croit, nom de dieu ! — qui ont la haine des supérieurs. Mais comme ils doivent vivre avec cette épée de Damoclès, qui est le code, constamment suspendue sur leur caboche, ils n'osent pas la manifester, cette haine, et c'est tout au plus si, les jours de mauvais temps, quand la pluie pisse à torrents, ils se contentent de dire : « Crê bon dieu ! s'il pouvait tomber de la merde et que chacun en prenne pour son grade, y en a quelques-uns qui en prendraient des tombereaux. »

Ca s'arrête-là, pour l'instant, mais qui peut dire l'avenir ?... Qui peut savoir si la haine semée par les galonnards, ne produira pas de fruits pimentés !

— 0 —

Mais, revenons à nos gradés. Si le conseil de guerre de Limoges s'est montré si impitoyable envers le troubade Faucher, celui d'Alger, prochainement, ne se contentera pas d'acquitter un prévenu, mais encore poussera la générosité jusqu'à lui coller du galon sur les manches.

Parfaitement ! Et, n'allez pas croire, les camaros, que je me gourre.

Je n'y connais un chouïa dans ces histoires-là ; j'ai roulé ma carcasse en Afrique et vu de près les otres féroces qui composent là-bas les conseils de guerre.

C'est un traillieur, un bico, qu'on va juger. Le « pied noir » était de garde dans un chan-

tier de *Têtes de Veaux*, aux Quatre-Chemins, près de Douera, lorsque Louis Martin, ancien marin des équipages de la flotte, tenta de se débîner dans la nuit du 29 avril, tant on lui faisait la vie agréable...

Le bico fit son *devoir* : il tua, de deux coups de feu, le malheureux qui tentait de recouvrer sa liberté, que les matamors de l'armée lui avaient volée.

Dans ces cas-là, pour la frime, on met le meurtrier en prévention de conseil. On le juge, on l'acquitte, et on le nomme à la première classe pour avoir fait son *devoir*.

Que penser de telles horreurs ! Et si un tel fait est parvenu jusqu'à nous, combien d'autres ignorés, plus épouvantables encore, se dévidant chaque jour sous le soleil d'Afrique !

Si le populo connaissait toutes les tortures appliquées là-bas : fers, menottes, bâillons, poires d'angoisse, privation de manger, de boire, travaux incessants ; s'il entendait les cris de douleur des suppliciés, les plaintes, les gémissements des malheureux qui sanglotent au fond d'un si'o, implorant un morceau de pain ; s'il assistait à tous ces désespoirs, resterait-il insensible et jemenfoutiste comme il l'est à présent ?

C'est à croire, foutre, que plus rien ne l'émotionne, car les horreurs — même en ne tenant compte que de ce que nous connaissons — sont suffisantes pour faire écumer de rage.

Et il n'en est rien ! On reste avachis... C'est pas drôle !



Chez les Polisseurs

Les polisseurs sont des fistons qui n'aiment pas à se laisser exploiter jusqu'à la gauche ; aussi, en attendant que vienne le coup de chien final qui échenillera la société, ils manœuvrent pour se laisser canuler le moins possible par leurs singes.

En quelques années, grâce à leur nerf, ils ont fait doubler leurs salaires, ont obtenu d'avoir leurs coudées franches dans les ateliers et de n'être plus sous la coupe despotique des patrons qui les laissent désormais turbiner à l'aise.

Dans un bague de l'avenue de la Grande-Armée, un sale mufle, laid comme un pou, ce qui l'a fait surnommer *Beau Type* par les prolos chineurs, a voulu faire son malin.

La moutarde est montée au nez des polisseurs, ils ont rouspété et ont profité du désaccord pour réclamer la paye à vingt sous de l'heure.

C'est pas mal, mais foutre, ce qui serait plus chouette encore, c'est que les gas réduisent les capitalos à n'être plus que des zéros dans la société.

On y viendra, nom de dieu ! Et, évidemment, un des moyens de hâter cette riche saison où on sera dépêtrés des exploiteurs, c'est chaque fois qu'on en trouve l'occase, de rendre l'existence intenable à ces mufles.

Si, à force d'être cramponnés, les salauds pouvaient prendre en dégoût le métier de patron et démissionner de bon gré, ça nous éviterait un sacré turbin.

Hélas, ce serait se monter le job que d'y compter !

N'importe, faut quand même les canuler dur et ferme.

Boîte English

S'il y a des turns où les prolos soient rudement mal à leur aise, c'est dans les ateliers de couture.

Tailleurs et ouvrières en couture, dans les grandes boîtes où on turbine pour frusquer les fin-de-race et les gadoues de la haute sont relégués dans des cambuses tellement étroites qu'on y étouffe ou encore dans des sous-sols sans air ni lumière.

Comme échantillon du genre, on peut citer une boîte d'Anglais qui perche rue Basse-du-Rempart.

Dans un atelier qui a deux mètres de long sur trois mètres cinquante de large et à peine deux mètres de haut y a huit ouvrières d'empilées. Comme prise d'air y a tout juste un vasistas. Aussi, y a de quoi y crever !

Les tailleurs ne sont pas plus chouettelement logés ; eux aussi ont un atelier infect où il n'y a pas mèche de vivre.

Il paraît qu'il existe des inspecteurs du travail pour passer la visite des ateliers insalubres ; mais ces oiseaux-là ne visitent jamais que la caisse où, à chaque fin de mois, ils palpent leurs appointements.

Ca, c'est jamais insalubre !

Pour ce qui est de s'occuper des piôles infectes où les singes font mourir à petit feu les prolos qu'ils exploitent, les inspecteurs s'en foutent, — ils ne sont pas payés pour ça !

C'est des fe gnas qui vivent à nos crochets, — et ce n'est que ça !

Faut pas croire que si les ateliers ne sont pas visités sérieusement, c'est parce que les inspecteurs ne sont pas assez nombreux.

Que non pas !

Ils pourraient être aussi nombreux que les ast cots dans une charogne qu'ils n'inspecteraient plus.

Les gouvernants ont inventé ces birbes-là pour nous foutre de la poudre aux yeux et nous faire gobber qu'ils s'intéressent à notre sort.

Tant pis pour nous si nous coupons dans le pont !

Les Allumettiers

Les gas de Pantin et d'Aubervilliers commencent à renauder à nouveau.

Ils ne renauderont jamais assez, nom de dieu !

Lors de la grande grève d'il y a deux ans, l'administrance acculée prompt de l'augmentation aux metteurs en presse.

En fait d'augmentation on leur a aboulé deux sous par cent de presses. Or, comme en brûlant ferme on s'appuie environ 130 presses dans sa journée, vous voyez d'ici l'augmentation.

Treize centimes par jour !

C'était se foutre du monde !

D'autre part, cette garce d'administrance avait promis de supprimer la fabrication des allumettes rondeaux que les ouvriers ont baptisées allumettes cure-dents.

C'était du chiquet !

Petit à petit on a donné à faire des rondeaux, si bien que, les prolos ne groumant plus, on revenait au même point qu'avant la grève.

A force, ces jours derniers, les metteurs en presse ont fini par la trouver mauvaise. Y a eu des chamailleries avec le directeur et comme ce birbe veut faire le malin, ça pourrait bien se corser.

Et, une fois de plus, les prolos des allumettes pourront se convaincre — par expérience personnelle — que l'Etat-Patron est un cochon d'exploiteur et en conclure que si les socialos autoritaires réalisaient leur truc : foutait tout dans les pattes de l'Etat, ce serait un sale coup pour la fanfare.

En fait de liberté on en aurait au bout d'une perche !

Le Crime de Montjuich

L'exécution des cinq innocents assassinés à Montjuich par la prêtraille espagnole a été tout comme leur condamnation, — entourée du plus grand mystère.

Les crapules de la haute avaient pris une kyrielle de précautions pour que l'attention et l'émotion du populo ne soient pas éveillées par les préparatifs de la fusillade.

Les journalaux bourgeois s'étaient mis en campagne pour récolter des tuyaux, mais, va te faire foutre ! l'entrée du château de Montjuich leur était interdite et les ordres donnés aux larbins et aux gardiens de la citadelle qui en sortaient pour les besoins du service étaient si sévères que tous se refusaient à donner le plus petit détail : on leur avait défendu d'ouvrir le bec, sous la formelle menace de fiche à la porte ceux qui diraient la moindre chose.

Malgré toutes les précautions prises, quelques journaux ont puse procurer des renseignements dont voici le résumé :

Le lundi, 3 mai, un peu avant une heure du matin, le juge instructeur du procès, le hideux Marzo, monta à Montjuich, accompagné de ses secrétaires, de l'inspecteur de police Tressols et d'une kyrielle de roussins de la secrète. Sur la côte qui conduit à la forteresse, une vingtaine de policiers en civils et autant de sergots furent échelonnés, deux par deux, sous les ordres du roussin Tixell.

Vu l'heure matinale il y avait très peu de monde ; outre les soldats ou les policiers qui

sortaient ou entraient, on ne rencontrait, dans les parages de la forteresse, que quelques journalistes venus aux renseignements.

Un peu avant le jour une bande de frocards et une douzaine de frères de la confrérie *Paix et Charité*, s'amènèrent à Montjuich. Les frères de *Paix et Charité* sont des charognards qui ont pour spécialité de canuler les condamnés à mort, durant les vingt-quatre heures qui précèdent l'exécution.

— 0 —

C'est dans le pavillon du secrétariat de la forteresse que la sentence de mort fut notifiée aux condamnés ; il était quatre heures du matin.

Le premier qui entendit la lecture fut Tomas Ascheri ; il écouta les charges stipulées contre lui, dédaigneux et silencieux.

Ensuite, la sentence fut lue séparément aux quatre autres prisonniers. Antonio Nogués et José Molas, fiers et courageux, écoutèrent avec mépris ; le second, en se retirant, entonna une chanson anarchiste.

Luis Mas et Juan Alsina protestèrent avec énergie de leur innocence.

Cette sentence de mort est un infect ramassis de mensonges, élucubration d'inquisiteurs ; dans ce fatras de palabres y a pas mèche de relever la plus mesquine des preuves contre les victimes. D'ailleurs, pour que les coïns se rendent un compte exact des motifs dérisoires mis en avant par les inquisiteurs, voici cette sentence :

« Don Ricardo Camino y Roman, auditeur de brigade, secrétaire du Conseil supérieur de guerre et de marine de Madrid,

Certifions : que dans le procès intenté au paysan Tomas Ascheri et à 130 autres, pour le crime d'attentat à main armée et autres, a été prononcée la sentence suivante :

Salle de justice, 28 avril 1897, sous la présidence de Castro, Franch, Piquer, Herrera, et après audition du fiscal :

Considérant que les faits produits dans cette cause, consistant à avoir lancé une bombe le 7 juin dernier dans la rue de Cambios Nuevos, à Barcelone, au moment où passait une procession, constituant : 1° le crime d'attentat à main armée, avec l'intention de causer les blessures qui ont été faites à Guillermo Andrés Pinazo, chef de tambours du régiment d'infanterie de Almansa, qui, faisant partie du piquet, fut blessé au cours de son service militaire et eut des lésions entraînant plus de huit jours de maladie, crime défini dans le n° 1, article 254 du Code de justice militaire ; 2° le crime d'attentat contre les personnes, au moyen d'appareils explosifs qui ont causé la mort de douze individus et en ont blessé trente-cinq, — ce qui relève de l'article 1^{er}, numéro 1^{er} de la loi spéciale du 10 juillet 1894 ; 3° le crime de troubler la célébration de cérémonies religieuses, — prévu par l'article 240 du Code pénal ordinaire. Ces trois crimes ayant été exécutés en un seul acte, tombant simultanément sous le coup de l'article 90 du Code et l'article similaire 213 du Code militaire ;

Considérant que les faits poursuivis constituent aussi le délit de conspiration pour commettre le second des crimes ci-dessus énoncés, que punit l'article 4 de la loi contre les explosifs et qu'il s'y ajoute deux délits incidents : le délit de cacher son vrai nom et celui de changer de domicile sans autorisation préalable ;

Considérant que les charges qui ressortent de la procédure sont absolument probantes contre l'accusé Tomas Ascheri et ne laissent aucun doute qu'il a encouru la responsabilité de la conception matérielle de l'acte, il tombe sous le coup du numéro 1^{er}, article 13 du Code pénal ordinaire ;

Considérant que la preuve également apportée en ce qui concerne José Molas, Antonio Nogués, Juan Alsina et Luis Mas les constitue co-auteurs par coopération directe, en réunissant des fonds destinés à l'achat d'explosifs, en achetant ces explosifs, en chargeant la bombe lancée par Ascheri et en s'en procurant d'autres qui furent trouvées postérieurement en un endroit où ils les avaient cachées, — ce qui est puni par le numéro 3 de l'article 13 précité ;

Considérant qu'en ce qui concerne les accusés Francisco Callis, Jaime Villega, José Vila Valls, José Pons, Antonio Ceperuelo, Sebastian Sunyé, Jacinto Melich, Baldomero Oller, Rafacil Cusido, Juan Torrens, Epifanio Caus Vidal, Juan Bautista Oller, et Juan Casanovas Viladelprat, il existe des preuves pour leur imputer la participation aux actes poursuivis en qualité de complices, puisqu'on sait que tous assistèrent aux réunions secrètes qui avaient lieu au Cercle des Charretiers où se forgea

l'idée du crime ; qu'ils donnèrent de l'argent pour la propagande et l'acquisition d'explosifs et qu'ils coopérèrent à l'exécution par des actes antérieurs et simultanés (art. 15 du même code) et comme les accusations qui pèsent sur eux sont moins définies et moins saillantes, elles doivent donner lieu à une atténuation prudente dans l'application de la peine ;

Considérant que les accusés Juan Sala Cortacans, Cristobal Soler, Mateo Ripoll Boldu, José Mesa Valderrama, Francisco Lis Arbiol, Antonio Costa Pons et Lorenzo Serra Balmes sont à l'égard des actes qui ont été perpétrés, responsables du délit de conspiration pour commettre l'acte principal (article 4 du Code) ;

Considérant qu'en ce qui concerne les accusés restants il existe contre eux la seule charge d'avoir participé aux réunions publiques du Cercle des Charretiers, et en ce qui concerne quelques uns d'entre eux, d'avoir contribué aux collectes qui y furent faites, ce qui ne peut être tenu pour preuves de culpabilité, car ces réunions étaient autorisées par l'autorité gouvernementale, sans que celle-ci ni ses délégués pussent éviter que dans les réunions données au Cercle se fit l'apologie de délits et de crimes et soient propagées les idées anarchistes qui n'étaient pas, — ce qui est regrettable — prohibées par la loi ; et comme il n'est pas démontré que ceux qui versaient leur obole dans le plateau mis à la porte supposaient que le produit en était destiné à acheter des explosifs ou à toute autre œuvre illicite, mais que, ainsi que plusieurs des assistants l'ont affirmé, ils avaient la conviction que ces collectes avaient pour but de venir en aide aux prisonniers ou aux nécessiteux ;

Considérant qu'à l'époque où commença le procès, il ne pouvait pas être mis à la charge des accusés, à titre de délit, le fait de professer des idées anarchistes, parce que, à part la plus énergique réprobation que de telles idées inspiraient et qu'avaient pour elles toute personne honorable, tant que ces idées se maintenaient dans les limites de la propagande pacifique elles n'étaient pas répréhensibles et ne tombaient pas sous le coup de la sanction pénale, pas plus de la loi du 10 juillet 1894, ni d'aucune autre ;

Considérant que cette loi, en son article 1^{er}, dans des cas semblables à celui du procès actuel, prononce la peine de la chaîne perpétuelle ou de la mort, et en outre, en tenant compte des prescriptions de l'article 90 du Code ordinaire, qui dit que la mort doit être prononcée contre ceux reconnus auteurs et co-auteurs du fait, quand même ne seraient pas présumés, comme c'est le cas dans le présent procès, les circonstances aggravantes de préméditation : puisque, le jour du Corpus avait été fixé pour commettre le crime, — ce qu'on a nié par la suite, — puisqu'il avait été convenu de mener à bonne fin l'attentat ce jour-là, que l'endroit le plus propice avait été choisi à l'avance et la bombe qui fut lancée, préparée et chargée : et, autres circonstances plus aggravantes encore, il avait été décidé d'exécuter l'acte au mépris du respect, de la dignité, du rang et du sexe des personnes visées, puisqu'il est évident que ses auteurs avaient pour but de causer préjudice aux autorités, aux vieillards, aux femmes et aux enfants ;

Considérant que conformément à la jurisprudence admise par les tribunaux et sanctionnée par ce Conseil, ceux qui coopèrent à l'exécution d'un crime doivent porter toutes les responsabilités de ses accidents et caractères, avec ceux à qui peuvent s'appliquer les circonstances aggravantes qui ne sont pas essentiellement personnelles à l'auteur matériel, étant donc fait application des deux premières qui ont été mentionnées, tant aux auteurs et co-auteurs, qu'aux complices et aux conspirateurs, est révoquée la sentence du Conseil de guerre prononcée à Barcelone le 11 décembre dernier et sont condamnés :

1° Tomas Ascheri, José Molas, Antonio Nogués, Juan Alsina et Luis Mas, le premier comme auteur et les autres comme co-auteurs des délits indiqués, à la peine de mort.

2° Sont condamnés en qualité de complices à la peine de vingt années de chaîne et à ce qui en résulte : Francisco Callés, Jaime Villega, José Vila Valls, José Pons, Antonio Ceperuelo, Sebastian Sunyé, Jacinto Melich, Baldomero Oller, Rafacil Cusido Baro, Juan Torrens ;

A dix années de la même peine, également pour complicité : Epifanio Caus Vidal, Juan Bautista Oller, Juan Casanovas Viladelprat.

3° Comme auteurs du délit de conspiration, d'après l'article 4 de la loi précitée et 58 du Code commun, sont condamnés à dix ans et un jour de *presidio mayor* (déportation dans une enceinte fortifiée), Juan Sala Cortacans, Cris-

tobal Soler Bajés, Mateo Ripoll Boldu, José Mesa Valderama, Francisco Lis Arbiol, Antonio Costa et Lorenzo Serra Balmes.

4° Sont absous, pour faute de preuves, ... soixante et un autres accusés, parmi lesquels Teresa Claramunt, l'avocat Pedro Corominas et José Thioulouze.

5° Conformément à l'article 592 du Code de justice militaire José Thioulouze est condamné à cinquante pesetas d'amende pour avoir caché son nom et en vertu de l'article 331 Casimir Bilarit Lannes, appartenant à la réserve est condamné à deux mois d'arrêt pour avoir changé de domicile sans autorisation... »

— 0 —

Bondieu, elle tient bougrement de la place cette garce de sentence ! J'ai pourtant voulu l'imprimer nature afin que les bons bougres voient bien l'inanité de l'accusation et ne puissent pas avoir le moindre doute sur l'innocence des victimes des bourreaux espagnols.

Cette horrible sentence nous donne la filière de l'accusation et, à la lire attentivement, on voit de quoi il retourne : Par la torture, les inquisiteurs parvinrent à faire avouer à Ascheri tout ce qu'ils voulurent. Ce fut le point de départ ! Ils le forcèrent à s'avouer coupable et lui firent inventer des complices. Puis, comme le Cercle des Charretiers était un des lieux de réunion les plus fréquentés par les anarchistes, ils en firent le centre de la conspiration qu'ils imaginaient : les inquisiteurs prétendirent qu'il s'y tenait des réunions privées et qu'on y faisait des collectes pour achats d'explosifs, — après quoi, par d'habiles questions, ils firent confirmer leurs mensonges par les torturés.

Y avait pourtant mèche de se convaincre que ces fantastiques réunions secrètes n'ont jamais eu lieu et que, par conséquent, à plus forte raison on n'y a jamais fait de collectes ; cinq minutes d'enquête suffisaient pour faire évanouir tout cet échafaudage de bourdes crapuleuses.

Mais ces monstres se sont bien gardés de rien faire pour connaître la vérité, — au contraire ! Ils voulaient se payer des victimes et ils n'ont reculé devant aucun moyen : pour arriver à leur résultat ils ont entassé idioties sur canailleries.

Aussi, mardi dernier, cinq innocents étaient fusillés, victimes des abominables manigances de la prêtraille et des richards

— 0 —

Le lundi après-midi, de deux à cinq heures, les condamnés reçurent la visite de leurs familles.

Le château de Montjuich était plus entouré que jamais de policiers et, à la porte, se tenait un groupe de roussins, déguisés en paysans qui devisageaient bêtement les visiteurs.

La famille d'Alsina arriva la première : sa belle-mère, sa sœur, sa compagne et une fillette de trois ans.

Puis, monta la famille de Nogués, ses deux sœurs, ses trois fillettes, une nièce et quelques autres parents, bientôt suivie par la famille de Molas, une sœur du condamné et des nièces et, en dernier, la mère et les deux sœurs de Mas.

Une heure après leur entrée dans la citadelle, les familles des condamnés en sortirent.

Vivement impressionnées, les femmes pleuraient, lançant des imprécations, maudissant les juges, disant l'odieuse du procès et affirmant l'innocence des condamnés.

L'entrevue entre les prisonniers et leurs parents fut dramatique. Les condamnés étaient entourés et surveillés étroitement par des raticheons, les birbes de la confrérie *Paix et Charité*, ainsi que par une kyrielle de juges qui restaient là, sous prétexte de formalités à remplir. Le chef de police, Tressols, rôdait d'une chapelle à l'autre, voulant par sa présence, empêcher les victimes de raconter les tortures subies.

Malgré tout, les condamnés, ne prêtant aucune attention à la crapule qui les entourait, ne se firent pas faute de maudire leurs bourreaux et ils clamèrent, à la face des inquisiteurs, le long et affreux martyre qu'ils endurèrent.

Alsina voulut profiter d'un moment d'inattention des hyènes qui le guettaient pour glisser une lettre à sa compagne. Le policier Tressols vit le coup et il s'empara du papier, ce qui lui valut d'être engueulé salement — mais pas assez foutre ! — par Alsina.

Tandis que les sœurs de Mas, abattues, sanglotaient tant et plus, sa mère, une brave vieille de 74 ans, fit preuve d'un grand caractère : elle reconforta son fils sans se laisser dominer par l'émotion. Le malheureux Mas n'était d'ailleurs que l'ombre de lui-même : les

tortures endurées lui ayant fait perdre la raison, il assistait joyeux aux scènes pénibles dont il était l'objet. Comme ses sœurs quittaient sa cellule en pleurant, il s'exclama en riant : « Pourquoi pleurez-vous ? »

Les entrevues de Noguès et de Molas avec leurs familles furent aussi tristes et pathétiques; tous deux protestèrent énergiquement de leur innocence, s'affirmant complètement étrangers à l'attentat. Noguès montra à ses sœurs ses poignets affreusement meurtris par la torture et leur raconta toutes les atrocités qu'il eut à endurer.

— Ah, si je pouvais vous montrer mon corps, vous verriez bien d'autres plaies! ajouta-t-il.

— 0 —

Vers les quatre heures du soir une guimbarde monta à la forteresse, portant la veuve de Borrás — un des accusés morts sous les tortures, au cours du procès — et sa fille Salud qui venaient d'être extraites d'une prison de Barcelone; on les conduisit à Montjuich pour les marier: la veuve de Borrás avec Ascheri et Salud avec Mas.

La voiture était farcie de frères de la Charité et escortée de pandores à cheval.

Les raticions célébrèrent ces deux mariages en jubilant, kif-kif une grande victoire, tandis qu'ils auraient dû avoir honte de l'abominable mascarade qu'ils imposaient à leurs victimes. Pour ce qui est de Mas, le pauvre bougre ayant perdu la boule ne savait ce qu'il faisait; au cours de la représentation cafarde dont il était un acteur inconscient, il ne prononça que des paroles incohérentes, rigolant et s'attristant tour à tour, sans savoir pourquoi.

Quant à Ascheri, il avait pris l'habitude d'accéder à tous les désirs de ses bourreaux: ainsi, quand fut faite la dérisoire enquête sur les tortures, il fut le seul à signer qu'on ne l'avait pas martyrisé, dans l'espoir d'obtenir meilleur boulotage.

— 0 —

Tous ceux qui ont vu les cinq condamnés durant leur agonie en chapelle ardente s'accordent pour admirer leur énergie; le pauvre Mas lui-même, malgré sa folie, n'était pas bouleversé.

Tous, sauf Ascheri, ont passé les vingt-quatre heures de chapelle les bras attachés et les fers aux pieds. Molas, Noguès et Alsina, une fois, leurs visiteurs partis, ont chanté à pleine voix des chansons anarchistes.

— 0 —

Durant toute la nuit du lundi au mardi, la montagne de Montjuich fut occupée par la troupe qu'on avait amoncelée en nombre considérable.

Vers les deux heures du matin le populo commença à faire l'ascension de ce nouveau Golgotha sur la cime duquel, au nom du Jésus exécuté il y a dix-huit siècles, des innocents allaient tout à l'heure être fusillés.

A cinq heures, le funèbre cortège sortit de la forteresse. En tête, marchait le grand inquisiteur, le monstre Marzo, suivi de quelques-uns de ses sous ordres et du directeur de la prison. Ensuite s'amenait un raticion portant une croix et, trois salauds de la confrérie *Paix et Charité*, précédaient les cinq condamnés dans l'ordre suivant: Ascheri, Mas, Molas, Alsina et Noguès.

Chacun des pauvres bougres était le centre d'un groupe formé de soldats, d'une ribambelle de raticions et de roussins; la victime marchait, ligottée par une corde dont deux soldats tenaient les bouts.

Ascheri portait une blouse bleue, Mas et Alsina des vestons sombres; Molas une courte blouse bleue et Noguès une ample et longue blouse blanche de sculpteur. Tous les cinq étaient chaussés de sandales et avaient la tête nue.

Leur attitude fière et tranquille en imposait à tous; ils s'avançaient d'un pas égal, sans la moindre émotion. En passant au milieu du fossé Ascheri se retourna et regarda la foule d'un œil indifférent et ironique; le pauvre Mas lui, souriait, inconscient!

Arrivés sur le lieu de l'exécution, les cinq malheureux furent rangés en file, distants de trois mètres les uns des autres.

La minute tragique approchait! Le populo, impressionné, montrait plus d'émotion que les victimes. Beaucoup d'hommes et de femmes, incapables de résister plus longtemps à l'horreur du spectacle défailaient et pleuraient.

Quant aux condamnés, toujours calmes, ils se regardaient mutuellement, — adieu suprême!... lorsque Alsina lança d'une voix retentissante l'exclamation: « Je suis innocent! »

Comme si cette protestation eut été un signal

convenu entre eux, Mas, Molas, et Noguès, clamèrent à pleins poumons: « Assassins! Vive l'anarchie! Vive la révolution sociale! Mort à l'Inquisition! Nous sommes des martyrs! » A leurs cris s'unissait la voix d'Alsina qui répéta à trois reprises: « Je suis innocent! »

Cette manifestation suprême causa une légère confusion, augmentée par la maladresse des soldats qui avaient lâché les cordes ligottant les condamnés.

Seul, Ascheri n'ouvrit pas la bouche!

— 0 —

Le piquet qui devait exécuter la sentence se préparait à épauler. L'officier chargé de donner les derniers ordres fit agenouiller les prisonniers, en commençant par Noguès. Mas, s'adressant aux soldats leur cria: « Approchez-vous davantage! » et Molas ajouta: « Feu! »

L'officier fit un signe et cinq pelotons de soldats se détachant du cadre s'approchèrent des condamnés. Molas continuait à crier: « Feu! » et un autre clamait: « Visez bien! »

Alors le galonné agita un fanion blanc et on entendit le crépitement de la première salve. Alsina tomba illico, la face contre terre, comme frappé par la foudre; Mas, Ascheri et Molas tombèrent également. Seul Noguès resta agenouillé... était-il seulement blessé?... Son regard, touj. urs impassible se porta d'abord sur ses camarades, puis sur le piquet.

L'officier hurla « feu! » et une seconde décharge abattit Noguès.

Après, ce fut hideux!

Un médecin s'approcha des victimes pour examiner leurs corps et reconnut que Mas respirait encore. Un soldat fut appelé et comme il épaulait à quelques mètres de distance, un gradé lui gueula de s'approcher; c'est à quelques pouces de la tête que le soldat dut tirer: le coup partit, la caboche éclata et la cervelle s'éparpilla...

— 0 —

L'assassinat terminé les croquemorts de la boîte de Charité enveloppèrent les cadavres dans des draps bariolés de noir et de blanc et les emportèrent au cimetière.

Puis, les troubades radinèrent à leurs casernes.

Et le populo dévala de la montagne, écœuré par l'immonde carnage dont il venait d'être le spectateur, silencieux mais indigné.

Et foutez, il faudrait que les types n'aient vraiment pas de moelle si l'abominable bouche-rie du 4 mai ne creusait pas un sillon de haine dans le cœur des prolos qui en furent témoins.

Quant aux crapules de la haute ils jubilaient et se pourceaient les babines, tâchant de trouver sur leurs lèvres le goût du sang versé, quand le soir même leur arriva de Paris la nouvelle de la grillade de leurs copains charitables, grillés au Bazar de Charité.

Et la joie de ces bandits se mua en douleurs!

Le procès du Père Peinard

C'est mercredi qu'est venu devant le comptoir correctionnel de Lille le procès intenté par le collecto Poulet à Favier.

Au début de la séance, Favier a remis entre les pattes du président du tribunal une lettre dans laquelle Pouget revendique toutes les responsabilités des articles incriminés et ajoute que la *Verrerie ouvrière* étant une œuvre publique c'est devant la Cour d'assises, où la preuve est admise, que Poulet devrait poursuivre, car ce n'est pas en sa qualité d'homme privé, mais bien comme politicien qu'il a été pris à partie dans le « Père Peinard ».

Le tribunal a remis le jugement à huitaine.

A COUPS DE TRANCHET

Soupe des boniments! — Depuis huit jours, d'un bout du monde à l'autre, les pissotières des quotidiens débordent de larmes.

C'est un déluge d'un nouveau genre!

On n'en finit pas de pleurer sur le sort des aristos crévés au Bazar de Charité.

Comme de juste, les jean-foutre de la haute n'ont pas le temps de larmoyer sur le sort plus triste des prolos victimes du travail.

Aussi, à peine a-t-on prêté attention aux malheurs suivants:

Y a trois jours, en Angleterre, dix-sept prolos ont péri suffoqués par les puanteurs du minéral dans les mines de plomb de Snelfell, dans l'île du Man.

Y a cinq jours, toujours en Angleterre, onze gueules noires ont été noyées par une inondation dans la mine d'East Helton (Durham).

Et les malheurs pareils ne sont pas rares! Tous les jours, de ci de là, il claque davantage de prolos en vingt-quatre heures, morts sur le tas, en enrichissant les patrons, qu'il n'en a grillé au Bazar de Charité.

Et les chameaucrates s'en foutent! Tant que c'est du pauvre monde qui dévisse son billard, ils ne font pas de chichis.



Les Maçons lyonnais

Lyon est un patelin qui a toujours été un nid de francs lurons et de révoltés.

Les crapules de la haute savent la chose, aussi la police y est elle plus nombreuse et plus bassinante que partout ailleurs.

Ca n'y fait pas, nom de dieu! Serait-elle encore plus canulante qu'elle est, ce n'est pas ses manigances qui musèleront les gonnes lyonnais.

L'esprit de révolte mijo'e toujours là-bas et il suffit qu'il y ait de l'orage social dans l'air pour que les bons bougres entrent en fermentation.

Actuellement il vient d'y éclore une grève qui s'annonce considérable.

Dix mille maçons viennent de plaquer le turbin et de proclamer la grève générale.

Je ne sais fichtre pas ce que les lipettes de Lyon entendent au juste par « grève générale. » Ces deux mots sont une sorte de pavillon sous lequel chacun colle un peu ce qu'il souhaite.

Pas moins, la plupart entendent que la grève générale est un avant-goût du chambardement général.

Les maçons lyonnais l'entendent-ils ainsi? Peut-être ont-ils voulu seulement dire, en se proclamant en grève générale, que tous en chœur, d'un bout de la région à l'autre, plaquaient le turbin.

Si c'est ça, leur mouvement n'a pas la même galbeuse importance.

Ce n'est qu'une grève plus considérable qu'une autre.

Mais, une grève, quelqu'en soit le motif, est toujours chouette: quand on turbine et qu'on voit le patron s'agiter, on s'imagine qu'il est un rouage indispensable, un auxiliaire des prolos;

Il n'en va plus ainsi, en temps de grève: alors le plus bouché voit de quoi il retourne et se rend compte que le singe est l'antagoniste de l'ouvrier, cherchant à le plumer tant et plus.

Au prolo à résister! S'il courbe la tête, encaisse les engueulades, les muffleries, les barbotages et les diminutions de salaire sans piper mot, malheur à lui!

De dégringolade en dégringolade, l'exploiteur l'amènera à turbiner comme un galérien, tout en lui foutant un salaire de famine avec lequel y a pas mèche de croûter à sa faim.

Donc, la grève a toujours du bon!

Elle tient tout au moins le capitalo en échec, l'arrête dans son serrage de vis, et — quelquefois! — quand les grévistes sont des bougres d'attaque et opèrent dar-dar elle force le patron à courber l'échine.

C'est peu, mais ça donne du nerf pour exiger davantage.

Les gueules noires du Gard

A la Grand'Combe, c'est toujours le même train-train: policiers et troubades guettent les mineurs qui continuent à se balader hors des pits.

Les capitalos rigolent: ils ont le ventre plein et se foutent de ce qu'il adviendra.

CHOUETTES RÉUNIONS

Gennevilliers. — La réunion que les copains avaient organisée dimanche dans ce patelin a été très bath. Et ça, malgré la cléricaille qui avait fait des pieds et des pattes pour qu'elle soit un four complet.

Dès jeudi, jour où les affiches annonçant la réunion avaient été placardées, en même temps

que des manifestes anti-religieux, tous les gros bonnets du pays entrèrent en rogne et usèrent de trucs hypocrites: ils firent courir le bruit que la réunion n'aurait pas lieu, mais va te faire foutre, les copains plus roublards firent tambouriner qu'en dépit des menées bondieusardes la réunion aurait lieu.

Et c'est devant près de deux cents personnes, — ce qui est beaucoup si l'on considère que Gennevilliers est un petit pays de culs terreux, — que Mary Huchet, Marestan et Raubineau jaspinerent.

Le soir, les copains, auxquels s'étaient joints une dizaine d'auditeurs de l'après-midi se réunirent chez un bistrot où, après avoir cassé la croûte en chœur, fut décidée la formation d'un groupe à Gennevilliers.

De la sorte, l'idée germera dans ce patelin, et, cré pétard, c'est du bon terrain!

Brest. — Profitant de la foire électorale qui avait lieu là-bas, Broussouloux a fait huit réunions, tant à Brest qu'aux environs. Dans chacune d'elles s'y étaient amenés 1,000 et 1,500 prolos qui buvaient, kif-kif du petit lait, les riches palas que dégoisait le copain.

La réunion de jeudi dernier a même été plus rupinskoff que les autres: 1,000 personnes s'y étaient amenées et c'a été des applaudissements à n'en plus finir quand Broussouloux a expliqué que le parlementarisme est une saloperie infecte et qu'un parlementaire propre est un oiseau bleu.

Inutile de dire que tous les candidats ont oublié de venir à ces réunions. Dam, ils ne tenaient pas à se faire croquer!

Le résultat de cette agitation anti-votarde n'est pas à dédaigner: sur 21,000 inscrits, y a 13,000 bons bougres qui ont oublié d'aller sanctionner leur esclavage en votant pour un monstre de coups.

C'est un galbeux résultat! Que les copains de Brest ne changent pas de main; qu'ils continuent dar-dar la propagande et, en peu de temps, ils obtiendront des résultats mirifiques: les idées anarchotes germeront dur!

Babillarde Roubaisienne

Roubaix, le 11 mai 1897.

Mon vieux Peinard,

Par chez nous la police n'est pas moins dégueulasse que partout, — ce qui ne doit pas t'épater, sachant que ce qui est mouscaille à Paris ne peut-être miel ailleurs.

Mais, ce qui est particulier à nos parages, c'est que, plus elle est vache avec nous, plus elle se montre de bonne composition avec les collectos.

Et ça se comprend!

Les collectos sont chouettes pour la police: à Roubaix, ils ont augmenté de dix le nombre des sergots, et à Lille, ils ont augmenté leur traitement!

Grâce aux roussins le copain Philippe, saqué et resaqué à mesure qu'il trouvait du turbin, a été obligé de déguerpir.

Néanmoins le 8 et 9 mai, avant de décaniller, il a fait une réunion à Roubaix et une à Lille.

A Lille, c'est comme toujours devant une belle salle qu'il a traité de la question sociale, expliquant que celui qui courbe continuellement l'échine, approuvant toujours le patron, comme le gendarme de la chanson qui serine: « Brigadier vous avez raison! » ne sera jamais qu'un esclave; il démontre l'idiotie gouvernementale, et après un exposé des diverses solutions sociales conclut à la nécessité du communisme anarchiste.

Après, le democ-erétin, qui à chaque réunion nous fait l'intermède avec des pantouffles anti-sémites, le copain Wolke a pris la parole.

S'adressant au democ-erétin, il lui fout dans les jambes les crimes de l'Inquisition moderne en Espagne; puis, montrant que tous les autoritaires sont fatalement persécuteurs, il retrace l'histoire de Lorion.

Quel fut son crime? Venir contredire à l'Hippodrome lillois Guesde et Thivrier... dire qu'il vaudrait mieux un cœur sans blouse qu'une blouse sans cœur!...

Mouchardé par les guesdistes, emprisonné par les bourgeois, Girier-Lorion râle à Cayenne, — s'il n'y est mort!

Donc, apprenons à vivre sans gouvernement, afin que des horreurs comme les atrocités d'Espagne et le martyre de Lorion ne soient plus possibles!

La réunion s'est terminée chouettelement, en dépit de la police qui, à la sortie, arrêta les

copains ayant fait partie du bureau, ainsi qu'à Wolke, — pour les relâcher à une heure et demie du matin.

—o—

A Roubaix, c'est dans la salle de la Brasserie Libertaire qu'a eu lieu la conférence; Philippe et Massey ont jaspé sur les religions et leurs crimes.

Dès quatre heures toute la police du patelin, sergots et roussins encombraient les abords du local libertaire et foutaient tout le quartier en émoi.

Les inconscients jaspinent sur les pas des portes.

— C'est donc des bêtes féroces, les anarchos?

— Eh non, qu'on leur répond, ils veulent que chacun mange à sa faim, que personne n'aille cul nu et ait un toit pour s'abriter.

— C'est donc criminel, ça?

— Il paraît!

De la sorte, la pestaille s'est trouvé avoir aidé à la propagande.

La salle était farcie et Massey, Philippe et Vereruyse ont croisé ferme les religions.

Comme toujours, mon vieux Peinard, je ne puis que conclure en souhaitant que des journées semblables soient de plus en plus communes, et le populo, en dépit — ou peut-être grâce à la police, — saura enfin ce que veulent les anarchos.

UN COPAIN.



Crapulerie de roussins

Troyes. — A la suite de la dénonciation de sa probroque, un copain, qui logeait rue de la Cité, hôtel de la Croix d'or, où le cercle d'études sociales se réunissait, a été relancé par le quart d'œil et quatre policiers jusque dans la boîte où il turbinait, et c'est là que ces jolis messieurs l'ont arrêté.

Le gas a été entoilé sous prétexte de fabrication et détention de matières explosives.

Tout d'abord les roussins ont cambriolé la turne du copain, foutu tout sans dessus dessous, perquisitionné jusque dans le pot de chambre.

Et quand c'a été fini, ils avaient juste dégoté une liste où étaient inscrits les volumes composant la bibliothèque du cercle.

— Ousqu'ils sont, ces livres, a demandé le quart d'œil.

— J'en sais rien, répondit le copain.

— Qui qui les lit?

— J'en sais encore rien.

La conversation aurait pu durer ainsi jusqu'à plus soif, mais voyant qu'ils n'en tireraient rien, les roussins ont usé du truc — toujours le même — employé dans pareille circonstance. D'abord, ils passèrent de la pommade à leur victime: « Vous n'êtes pas un mauvais garçon, cela nous étonne que vous fréquentiez les anarchistes, etc... »

Puis sur une réponse du copain, voilà mon quart d'œil qui pousse la vacherie crescendo:

— Vous êtes bien sûr que vous fréquentez des camarades? Eh bien! je vas vous prouver le contraire. Et le quart d'œil débague, raconte qu'il est renseigné sur tout, il cite ce qui s'est dit à diverses réunions, puis combinant un coup de boule, il s'écroule: « Celui qui vous a dénoncé c'est un tel, votre meilleur ami. »

Mais le gas, sans s'épater, lui dit:

— Mossieu le commissaire, vous perdez votre temps. Je sais qui je fréquente. Je ne coupe pas dans vos boniments; inutile d'insister.

Les roussins faisaient une sale gueule: y avait pas méche de faire jaspiner le copain.

Alors, une bourrique d'inspecteur ne se gêna pas: il fit carrément de la belle et bonne provocation au meurtre:

— Puisque vous êtes anarchiste, moi, si j'étais à votre place, je le ferais voir.

— Comment pourrai-je vous le prouver?

— En jetant une bombe!

— Nom de dieu, elle n'y va pas de main-morte, la pestaille! M'est avis que si un bon bougre se permettait de donner de tels conseils, ça lui vaudrait un billet direct pour la Centrale!

Cette fois, les roussins en seront pour leurs frais; force leur sera de lâcher le copain.

Pour finir, que les chouettes-fieux qui auraient

des questions économiques ou sociales à discuter, évitent la Croix d'or.

Dans cette boîte, ça pue le roussin à plein blair, — et les copains peuvent s'éviter les emboucanements de la pestaille en n'y foutant plus les pattes.

Le truc du Bombé

Montereau. — Un bien brave homme que le « Bombé », un constructeur de machines agricoles qui, étant doué de la bosse du commerce, a déjà fait faillite plusieurs fois; mais le type s'en fout: la santé boulotte et, à ce petit truc, on prétend même dans le patelin que le Bombé a amassé de bonnes et larges thunes.

De ça, bibi s'en contrefout comme de la bénédiction d'un gonce du pape; ce qui me fout à ressort c'est que ce moineau est d'un rapia et d'une crapulerie carabines.

Il n'emploie en majorité que des gosses auxquels il promet un dérisoire salaire. De ce côté là, le Bombé a tort: puisqu'il ne casque jamais — ou presque — ses prolos, quèque ça pourrait lui foutre de promettre davantage? Du moment que c'est toujours le même prix...

Ainsi, dans cette boîte, il y a des prolos qui n'ont pas eu de règlements de compte depuis six mois.

Si un ouvrier veut toucher du pognon, il faut qu'il pousse du bé-moi, fasse un potin à tout casser, et menaç le Bombé du jugeur de paix.

Alors le bon patron aboule quelques sous.

Comme cet état de choses n'aurait pu durer éternellement, le Bombé rumina une binaise pour faire patienter ses prolos: il annonça à grands renforts de grosse caisse qu'il allait avoir un associé.

Cette fois, nom de dieu, ça allait ronfler et la galette allait rappliquer!

Mais va te faire foutre! Y a six mois déjà que ça dure et les prolos, kif-kif sœur Anne, ne voient toujours rien venir.

Zèle policier

Millau. — Depuis quelques jours toute la rousse du patelin est en l'air.

L'ancien quart d'œil devenu fou à force de se creuser le siphon pour embrenner le pauvre monde a été balancé et son remplaçant, sorti on ne sait d'où, se démanche autant qu'un crapaud dans la fiente: il cherche à terroriser le populo qui commence à avoir à la bonne les idées anarchotes.

Tous ces jours-ci le vendeur des journaux libertaires a été suivi à la trace et d'autres camaros ont aussi été embrennés par la ficaille qui ne les a pas lâchés d'une semelle.

Ce qu'il y a de rupin c'est que toutes ces persécutions idiotes font juste le contraire de ce qu'espéraient la pestaille: au lieu d'enrayer la propagande, ça l'active.

Donc, les policiers n'ont qu'à continuer leurs filatures, — tout le monde rigole de les voir opérer et on s'accoutume à les mépriser.

Pauvres jobards!

Angoulême. — Pour le 1^{er} mai, les prolos syndiqués d'Angoulême se sont réunis à la Bourse du Travail.

Ils ont constaté avec bougrement de peine que la gouvernance de la ruine publique n'a rien fait pour améliorer leur sort et que toutes leurs réclamations qu'ils ont expédiées tous les ans, au 1^{er} mai, depuis cinq ou six ans ont fait autant qu'un pet dans une lanterne.

Tout ça étant bien constaté, les types ne se sont pas fatigués le trognon à chercher un autre joint, ils ont repiqué au truc!

A nouveau ils ont réclamé que la gouvernance leur donne les huit heures, un minimum de salaire et quelques autres couillonades.

Les pauvres nigaudins ont couché ces mirifiques réclamations sur une grande feuille de papier qu'ils ont été déposer à la préfecture et mossieu le préfet, un bougre qui en pince pour les réformes, a fait illico déposer la pétition aux goguenots.

Il paraît que le papier d'Angoulême est excellent pour torcher les croupions préfectoraux.

Qui donc se fatiguera le dernier: les prolos ou le préfet?

Cassage de Sucre

Saint-Claude. — A l'occasion du 1^{er} mai le conseiller cipal collecto insérait sur son canard le *Jura Socialiste* une longue bouillabaisse, sous forme de babillarde, à un de ses andouil-

lards copains, et, après lui avoir reproché d'être le correspondant de journaux libertaires et de désertier la politiceillerie, il l'exhortait à rentrer dans son giron politicard.

Dans sa réponse, le soi disant anarcho reproche à son adversaire d'agir un brin en policier, il passe un peu à tabac la politique et le patronat...

Mais, foutez, pourquoi n'envoie-t-il pas tout ça aux chiottes, pour devenir un bon lieu, franc d'allures?

A-t-il donc envie de décrocher la timballe municipale qui sera mise en adjudication pot-de-vinière un de ces quatre matins?

Encore un peu et nos deux oiseaux s'installeront côte à côte au râtelier municipal. Le puffiste qui journalise à l'Echo de la Montagne, quand il ne crayonne pas des dessins farameux dans la lune, jaloux de leur bonheur commun pourra s'installer derrière eux et récolter leurs débris qu'il collera dans son papier.

Allons, bons votards San Claudiens, les timettes vont s'ouvrir.

Preparez vos torcheculs, les pitres font la parade.

Zim, zim, boum, boum!

Et ça pue la mouscaille, comme de juste!

Flambeaux et Bouquins

Vient de paraître : *L'Humanité Nouvelle*, revue mensuelle internationale de 128 pages. — Rédaction : 120, rue Lafayette, Paris.

Sommaire : Etude sur l'évolution des religions primitives, par Eric Reclus; l'évolution morale du Sexe, par Geddes et Thompson (trad. de L. Jerrold); l'Être social, par J. Grave; l'Évêché, par E. Verhaeren; les Amoureux de Galathée, par L. Mullem; l'Homme en Amour, par Camille Lemonnier; la Liberté de Conscience, par Clémence Royer; Appel des Doukhobortz, par L. Tolstoï (trad. de Marie Stromberg); Chronique littéraire, par H. Fèvre; Revue des Revues, par P. Ballaguy, M. Pilo, Jerrold, L. Remy, M. Stromberg; Revue des Livres, par A. Hamon et A. Jerrold.

Le numéro : 1 fr. 25.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Un autre gniaff : Le camarade Lafond, 264, av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

— 0 —

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne

(Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle-97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et a billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

L'Agitateur ayant édité un recueil de chansons libertaires comportant *Heureux Temps, Dieu n'est pas, les Abeilles, les Enfants de la Nature, Parolèle, les Briseurs d'images*, avise les copains qui en désirent qu'ils n'ont qu'à s'adresser au camarade Victor Rapalle, 3, rue des Consuls, Marseille.

Prix : le cent, 7 fr.; les 50, 4 fr.; l'exemplaire, 10 centimes.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 15 mai, discussion contradictoire sur les syndicats par Brunet et Girault.

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— La *Vraie Justice*, groupe d'études qui se réunit le mardi soir, au café, 69, rue Blanche, rappelle qu'elle donne un grand banquet le samedi 22 mai, salle des Artistes, 11, rue Lepic, où l'on doit envoyer la cotisation : 2 fr.

— Les détenteurs des billets de la tombala de la « Solidarité » sont priés de retirer leurs lots à la salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, jusqu'au dimanche 16 mai; les numéros gagnants sont tous ceux finissant par 7.

— Samedi 29 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grand meeting public de protestation.

Ordre du jour : la Semaine sanglante. Orateurs : Ernest Girault, Tortelier, Brunet, Raubineau, Buteaud, Francis Prost, Régis, Abriolle, Mary Huchet, etc., etc.

Entrée : 0 fr. 30, pour les frais.

— Mardi 18 mai, à 8 h. du soir, réunion, 281, rue St-Denis, salle Renoslet.

Sujet : Les richesses intellectuelles pendant la Révolution.

Les membres du groupe P « Art Social » sont spécialement invités.

— Les *Libertaires des XIX^e et XX^e arrondissements* se réunissent tous les jeudis et samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 18, rue Julien-Lacroix, salle du Petit restaurant.

Quatre-Chemins. — Les *Libertaires des Quatre-Chemins* se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Barthe, au Chapeau-Rouge, route de Flandre.

Gennevilliers. — Réunion samedi 15 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Leduc; tous les camarades qui assistaient à la conférence de dimanche passé sont invités.

Saint-Denis. — La *Jeunesse matérialiste* se réunit le samedi 29 mai 1897, salle Montéremal, 35, rue de la République; soirée familiale, causerie, chants et poésies.

Puteaux. — Salle Paulus, 73, rue de Paris, dimanche 16 mai, à 2 heures de l'après-midi, grand meeting public contradictoire.

Sujet : 1^o Le clergé, ses crimes; 2^o La Coopérative et l'Union nationale de Puteaux.

Prendront la parole : Francis Prost, Tortelier, Létrillart, Mary Huchet, Eliska, Raubineau.

Les copains de Paris sont priés de venir nous prêter leur concours. — Fête familiale.

Entrée, pour les frais, 0 fr. 25.

Pontoise. — Les *Libertaires* sont priés de se réunir le samedi 21 avril, à 8 h. 1/2, chez Aubossu, 25, place Notre-Dame.

On discutera : Socialisme et Anarchie.

Les socialistes et contradicteurs sont invités.

Le Havre. — Les *libertaires du Havre* et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 133, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les *libertaires des Chartreux*, Blancarde et environs organisent une soirée familiale pour le samedi 15 courant, salle des Cinq cents couverts, 5, boulevard des Chartreux.

Première partie : concert; deuxième partie : causerie par un camarade des Chartreux; troisième partie : sauterie.

Prix d'entrée : 0 fr. 30, au bénéfice de la propagande.

Marseille. — Les *travailleurs désireux d'éclaircir* la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

Roubaix. — Dimanche 16 mai, à 4 h. de l'après-midi, brasserie libertaire, 18, rue de Mouvaux, grande conférence publique et contradictoire.

Limoges. — Le groupe, la « *Jeunesse Libertaire* » se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2, faubourg de Paris, 131.

Il admet moralement, c'est-à-dire sans aucune cotisation obligatoire, tous ceux qui faisant abnégation de sectarisme veulent se livrer sur le terrain de la libre discussion à l'étude de la question sociale.

A chaque réunion, causerie par un camarade; chants et poésies anarchistes.

Le *Père Peinard*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

On y trouve également toutes les brochures indiquées par ces journaux.

Petite Poste

P. Lille. — C. Fourchambault. — F. Amiens. — R. Deville. — H. et M. Orléans. — R. Hyères. — G. Aiglemont. — P. Bordeaux. — D. Villefranche. — V. St-Claude. — B. Dijon. — L. Montceau. — E. Montpellier. — B. Bourges. — N. Alger. — B. Marseille. — M. Nonancourt. — A. P. Corona. — B. Agen. — L. Aubervilliers. — P. St-Chamond. — A. F. Kervance. — S. St-Tropez. — V. Nîmes. — L. Fourchambault (par C.) — L. Yohoghany. — C. Havre. — G. et H. Saint-Nazaire. — G. Millau. — G. et V. Reims. — J. Chalon s. Saône. — L. St-Quentin. — T. Haudrey. — M. Bruxelles. — L. Brest (par B.) — H. Alais. — O. Toulon. — G. Carmaux. — B. Limoges. — D. et B. Angers. — P. Bricuelle. — P. Beaune. — Reçu règlements, merci.

— Le camarade Antignac de Bordeaux est prié de faire savoir à Labite, d'Orléans, s'il a reçu sa lettre il y a environ un mois.

— Le camarade Mélis est prié de faire connaître son adresse au compagnon Arnal, 2, rue de Lapeyronie, Montpellier.

— Le copain Léon Wolke demande des nouvelles des copains d'Anvers auxquels il a écrit au sujet d'un livre de Diderot, sans avoir reçu de réponses. Répondre au *Père Peinard* ou à la brasserie libertaire, 18, rue de Mouvaux, Roubaix.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : T. Nanteuil, 0 45.

Pour la campagne de Vaillant : Reçu 2 fr. des copains Millavois.

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre, Paris).

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Itens
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broché.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeussettes de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8.00
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8.00	8.60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

MONTJUICH-PARIS — 4 MAI 1897



Tels qui rient le matin, pleurent le soir !